

Libretto

SAADI

LE JARDIN
DES ROSES
ET DES FRUITS

Traduit du persan par

CHARLES DEFRÉMERY

et

CHARLES BARBIER DE MEYNARD

Libretto

© Libella, Paris, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-426-7

NOTE DE L'ÉDITEUR

Voici pour la première fois réunis en un volume les deux grands livres du poète Saadi (vers 1210-vers 1290), *Le Jardin des roses*, dont le titre original est *Gulistan*, suivi du *Jardin des fruits*, *Bustan* en persan.

Ouvrages majeurs de la littérature persane, ces volumes ont été rédigés en 1257-1258 de notre ère et firent leur entrée dans l'édition française dès le XVII^e siècle grâce à la version d'André Du Ryer, diplomate et consul de France, parue en 1634. Ainsi, c'est bien avant les contes des *Mille et Une Nuits* que ce patrimoine de la culture musulmane sera porté à la connaissance des érudits francophones de toute l'Europe de cette époque. C'est cette œuvre qui initiera l'Occident à la richesse de la poésie persane, illuminant les vers de Goethe, de Victor Hugo, ou encore la prose poétique d'André Gide dans *Les Nourritures terrestres*.

À l'instar des contes arabes traduits par Antoine Galland, les œuvres de Saadi, mélange de rimes et de prose, forment un ensemble indispensable pour qui veut appréhender la culture iranienne et découvrir un univers à mi-chemin entre la moralité et la sensualité. Car si l'Iran d'aujourd'hui nous semble une contrée lointaine et complexe, la lecture du *Jardin des roses et des fruits* est une clef d'entrée indispensable pleine de tolérance et de sagesse, un monument du soufisme.

LIVRE PREMIER

GULISTAN
OU
LE JARDIN DES ROSES

Traduit du persan
et annoté par
CHARLES DEFRÉMERY

PRÉFACE

Au nom du Dieu clément et miséricordieux!

Grâces soient rendues au Dieu grand et glorieux! car l'adoration approche l'homme de la divinité et la reconnaissance envers elle lui attire de nouveaux bienfaits. Tout souffle qu'on aspire prolonge la vie, et tout souffle qu'on exhale réjouit l'existence. Deux bienfaits sont donc renfermés dans chaque souffle, et pour chaque bienfait un acte de reconnaissance est obligatoire.

«Quelle main et quelle langue pourraient acquitter la dette de gratitude qu'on doit à Dieu?

En effet, Dieu a dit: "Rendez-Moi grâce, ô descendants de David, car bien peu de Mes serviteurs sont reconnaissants¹."»

«Ce que le serviteur a de mieux à faire, c'est de porter l'excuse de sa faute au pied du trône de Dieu; sans cela personne ne peut exécuter quelque chose qui soit digne de Sa suprême puissance.»

La pluie de Sa miséricorde infinie descend sur tous; la table abondante de Ses bienfaits est servie en tous lieux. Il ne déchire pas pour une faute honteuse le voile de la réputation

1. Coran, chapitre XXXIV, verset 12.

de Ses serviteurs, et Il ne retranche pas pour un péché coupable la portion journalière de Ses esclaves.

« Ô être généreux, qui tires de Ton trésor invisible la nourriture du guèbre et du chrétien, comment en frustrerais-tu tes amis, Toi qui as de la sollicitude pour Tes ennemis? »

Dieu a ordonné au vent du matin, semblable à un tapissier, d'étendre un tapis d'émeraudes ; Il a commandé à la nuée du printemps, telle qu'une nourrice, de nourrir les tendres plantes dans le sein de la terre. Il a couvert les arbres d'un habit de verdure, comme d'un *khilat*¹ du jour de l'An ; et, à l'arrivée du printemps, Il a posé sur l'extrémité des branches des arbres une couronne de fleurs. Par Sa puissance, le suc du roseau est converti en un miel exquis ; et par Ses soins, le noyau de la datte donne naissance à un palmier élevé.

« Ô homme, les nuages, les vents, la lune, le soleil et le ciel sont en mouvement, afin que tu te procures un morceau de pain, et que tu ne le manges pas avec ingratitude. À cause de toi, tout cela est en action et exécute les ordres de Dieu : il n'est donc pas juste que tu ne te soumettes pas à ces ordres. »

La tradition rapporte sur l'autorité du chef des créatures, de la gloire des êtres existants, de celui qui pardonne aux habitants du monde, du plus parfait des mortels, du complément des révolutions des temps, Mohammed l'Élu, que les bénédictions de Dieu soient sur lui !

« Intercesseur exaucé, prophète généreux, beau, grand, aimable, marqué du sceau *de la prophétie*². »

1. Vêtement d'honneur.

2. Ce vers est en arabe dans le texte original.

« Il a atteint le degré suprême par sa perfection, et il a fait disparaître les ténèbres par sa beauté ; toutes ses qualités ont été sublimes. Priez pour lui et pour sa famille ¹. »

« Quelle inquiétude peut-on avoir pour le mur de la nation qui a un soutien tel que toi ? Quelle crainte peut avoir des flots de la mer celui qui a Noé pour pilote ? »

La tradition rapporte, dis-je, que chaque fois qu'un des coupables et malheureux serviteurs de Dieu élève vers la cour divine la main du repentir, avec l'espoir d'être exaucé, Dieu très haut ne jette pas les yeux sur lui. Il L'invoque de nouveau, Dieu Se détourne encore. Il L'implore une troisième fois, avec supplications et gémissements. Alors Dieu dira : « Ô mes anges, J'ai eu pitié de Mon serviteur, et il n'a point d'autre Seigneur que Moi. Je lui ai accordé son pardon. C'est-à-dire, J'ai répondu à sa prière, et Je lui ai accordé ce qui lui est nécessaire, parce que Je suis honteux de la multiplicité de ses supplications et de ses gémissements. »

« Contemple la bonté et la miséricorde du Seigneur ; Son esclave a commis une faute, et c'est Lui qui rougit. »

Les hommes assidus dans le temple de Sa gloire avouent l'imperfection de leur culte, disant : « Nous ne T'avons pas adoré selon ce qui T'est dû » ; et ceux qui décrivent l'éclat de Sa beauté sont saisis d'étonnement et s'écrient : « Nous ne T'avons pas connu comme il convient de Te connaître. »

« Si quelqu'un me demande Sa description, comment parlera d'un être indescriptible celui qui est hors de soi ? Les amoureux sont les victimes de l'objet aimé, et les victimes ne poussent aucun cri. »

1. *Idem.*

HISTORIETTE

Un certain sage avait enfoncé sa tête dans le collet de la contemplation, et était submergé dans la mer de l'intuition. Lorsqu'il sortit de cette extase, un de ses compagnons lui dit, par manière de plaisanterie : « De ce jardin où tu étais, quel don nous as-tu apporté ? » Il répondit : « J'avais dans l'esprit que quand j'arriverais au rosier je remplirais de roses le pan de ma robe, pour en faire un présent à mes camarades. Lorsque je fus arrivé, l'odeur des roses m'enivra tellement que le pan de ma robe m'échappa de la main. »

« Ô oiseau du matin, apprends du papillon comment il faut aimer ; car, consumé, il a rendu l'âme sans se faire entendre. Ces présomptueux sont ignorants dans la recherche de la divinité, parce que celui qui en a eu connaissance n'a pas recouvré son intelligence. »

« Ô Toi qui es plus élevé que l'imagination, le raisonnement, la pensée, le sentiment, et que tout ce qu'on a dit, que nous avons entendu et lu ! la séance fut terminée et notre vie atteignit sa fin ; quant à nous, nous sommes restés au commencement de Ta description. »

Louanges du roi de l'islamisme, que Dieu éternise son règne !

La brillante renommée de Saadi qui a passé dans toutes les bouches, le bruit de ses paroles qui s'est répandu sur la surface de la terre ; le *calem* agréable de ses narrations, qui est mangé comme du sucre, et la feuille de ses productions que l'on porte comme du papier d'or ; tout cela ne peut pas être attribué à la perfection de son talent et de son éloquence :

mais le dominateur du monde, l'axe du globe des temps, le successeur de Salomon, le protecteur des fidèles, le très vénéré roi des rois, le très grand atabec, Mozhaffer-Eddounia Eddin, Abu Bakr fils de Saad ben Zengui, l'ombre de Dieu sur la terre (ô mon Dieu, sois content de lui et rends-le satisfait!) a regardé Saadi d'un œil de faveur, a daigné lui accorder une haute approbation, et lui a témoigné une bienveillance sincère; nécessairement tous les hommes, grands ou petits, ont été portés à l'aimer, *car les hommes se règlent sur la religion de leurs rois.*

« Depuis que tu as jeté les yeux sur moi, qui suis méprisable, mes œuvres sont plus éclatantes que le soleil. Quand même tous les défauts seraient dans cet esclave, tout vice que le sultan approuve est une vertu. »

« Un jour, au bain, un morceau d'argile parfumée tomba de la main de mon amante dans ma main. "Es-tu musc ou ambre gris, lui dis-je? Car je suis enivré par ton odeur ravissante. – Je n'étais, me répondit-elle, qu'une argile sans valeur, mais j'ai demeuré quelque temps avec la rose, et le mérite de ma compagne a laissé des traces en moi; sans cela je serais toujours ce que j'étais d'abord." »

Ô Dieu, fais jouir les fidèles de la longueur de la vie d'Abu Bakr, double le prix de ses mérites et de ses bonnes œuvres, élève la dignité de ses amis et de ses officiers, anéantis ses ennemis et ses envieux; nous T'en supplions par ce qui est écrit dans le Coran. Ô mon Dieu, rends tranquille son pays et conserve son fils.

« Le monde a été heureux, grâce à lui: puisse son bonheur durer! Que le Seigneur l'aide avec les étendards de la victoire! Que pareillement croisse l'arbre dont il est la racine; car

l'excellence des plantes de la terre provient de la bonté de la semence¹. »

Que Dieu très haut et très saint conserve sous la sauvegarde de la paix, jusqu'au jour de la résurrection, la contrée pure de Chiraz, grâce à la majesté des gouverneurs équitables et à la sollicitude des sages bienfaisants !

« Ne sais-tu pas pourquoi j'ai séjourné longtemps dans des régions étrangères ? Je suis sorti de mon pays, à cause de l'oppression des Turcs, et parce que j'ai vu le monde tombé en désordre comme les cheveux d'un Éthiopien. Tous étaient *en apparence* des enfants d'Adam, mais par leurs inclinations sanguinaires et leurs ongles acérés ils étaient semblables à des loups. Lorsque je fus de retour, je trouvai le pays tranquille : les panthères avaient dépouillé leur caractère de panthère ; à l'intérieur c'étaient des hommes pareils à des anges d'un bon caractère ; extérieurement, des guerriers semblables à des lions ardents. Tel était le monde, dans le premier temps que je le vis : rempli de trouble, de confusion et d'inquiétude. Mais voici quel fut son état sous le règne du sultan équitable, de l'atabec Abu Bakr fils de Saad ben Zengui. »

« Il n'y a point de souci à prendre de l'atteinte de la fortune, pour le pays de Perse, tant qu'il aura à sa tête un être tel que toi, qui représentes l'ombre de Dieu. Aujourd'hui personne ne signale, dans tout l'univers, un asile de contentement semblable au seuil de ta porte ; c'est à toi de tranquilliser l'esprit des malheureux, à nous de rendre grâces, et à Dieu, créateur du monde, de te récompenser. Ô Dieu, préserve du vent de l'infortune la contrée de la Perse, aussi longtemps que la terre et le vent dureront. »

1. *Idem.*

Motif de la composition du *Gulistan*

Une nuit je pensais aux jours écoulés, je soupirais à cause de ma vie dissipée, je perçais la pierre de la cellule de mon cœur avec le diamant de mes larmes, et je prononçais ces vers analogues à ma situation.

« À chaque instant s'écoule une parcelle de la vie ; lorsque j'y fais attention, il n'en reste plus beaucoup. Ô toi, dont la cinquantaine est passée, et qui es encore dans le sommeil, peut-être mettras-tu à profit ces cinq jours qui te restent. Il est honteux, celui qui est parti et qui n'a rien fait : on a frappé la timbale du départ, et il n'avait pas préparé son paquet. Au matin du départ, le doux sommeil empêche le piéton de se mettre en route. Quiconque est venu à élevé une nouvelle habitation, puis il est parti, et a laissé sa demeure à un autre. Celui-ci a formé un semblable désir, et personne n'a achevé cette construction. N'aie point pour ami un camarade inconstant : ce trompeur ne convient pas à l'amitié. Bons ou mauvais, puisqu'il faut tous mourir, heureux est celui qui a enlevé la boule des bonnes œuvres. Envoie dans ton tombeau des provisions pour une autre vie. Personne n'en apportera après ta mort, envoie-les donc d'avance. La vie est une neige exposée au soleil de juillet ; il en reste bien peu, et son possesseur est encore négligent. Ô toi qui es allé au marché les mains vides, je crains bien que tu n'en reviennes pas la serviette pleine. Quiconque mangera son blé en herbe sera forcé de glaner au temps de la moisson. Écoute avec l'oreille de l'âme le conseil de Saadi. Tel est le chemin, sois homme et va. »

Après avoir réfléchi sur cette chose, je jugeai convenable de me tenir dans la retraite, de me séparer de la société,

d'effacer de mon registre les paroles futiles, et de n'en plus dire dorénavant.

« Les sourds et muets, dont la langue a été coupée, et qui se tiennent dans un coin, valent mieux qu'un homme dont la langue n'a point de frein. »

Enfin, un de mes amis qui était mon compagnon de *kéd-jârweh* et qui partageait ma cellule avec moi, entra, selon son ancienne coutume. Bien qu'il montrât de la gaieté et de l'enjouement, et qu'il étendît le tapis de l'affection, je ne lui répondis point, et je ne levai pas la tête de dessus le genou de l'adoration. Irrité, il me regarda et dit :

« Maintenant que tu peux parler, ô mon frère, fais-le avec bienveillance et bonté, parce que demain, lorsque le messager de la mort arrivera, tu retiendras ta langue par nécessité. »

Un de ceux qui m'étaient attachés l'instruisit de ce qui était advenu, lui disant : « Un tel a formé le dessein et a pris la ferme résolution de se livrer assidûment le reste de sa vie au culte de Dieu, et il a fait choix du silence. Toi aussi, si tu le peux, prends ta tête et suis le chemin de la retraite. » Il dit : « J'en jure par la gloire de celui qui est grand et par notre vieille amitié, je ne proférerai pas une parole et je n'avancerai point d'un pas, si ce n'est lorsqu'il aura parlé selon son usage habituel et sa manière accoutumée, parce que affliger le cœur de ses amis est une folie, tandis qu'expier la violation d'un serment est facile. C'est le contraire de la voie de la justice et l'opposé de l'avis des sages que le *zou'l-fécâr* d'Aly soit dans le fourreau, et la langue de Saadi, immobile dans son palais. »

« Qu'est-ce que la langue dans la bouche, ô homme intelligent? C'est la clef du trésor de l'homme de mérite. Lorsque la porte est fermée, comment quelqu'un saura-t-il si c'est *la boutique* d'un joaillier ou d'un mercier? Quoique le silence devant le sage soit une *marque de politesse*, il est mieux que tu t'efforces de parler lorsqu'il convient. »

« Deux choses excitent la colère de la raison : se taire lorsqu'il faut parler, et parler lorsqu'il faut se taire. »

En somme, je n'eus pas la force de m'empêcher de lui parler, et je ne regardai pas comme conforme à la politesse de m'abstenir de son entretien, parce que c'était un camarade de bon accord et un ami sincère.

« Lorsque tu es querelleur, dispute avec une personne du secours de laquelle tu n'aies pas besoin, ou bien que tu puisses éviter par la fuite. »

Je parlai donc par nécessité, et nous sortîmes en nous promenant. C'était dans la saison du printemps, où la violence du froid était calmée, et où le temps du règne de la rose était arrivé.

« Sur les arbres était une chemise de feuilles, semblable au vêtement de fête des gens heureux. »

« C'était le premier jour du mois djelâlien d'*Ardy-bihicht*¹, le rossignol chantait sur les rameaux; sur la rose rouge étaient tombées des perles de rosée, semblables à la sueur sur les joues d'un joli garçon irrité. »

1. Avril.

Enfin, une fois, je passai la nuit, par hasard, avec un de mes amis, dans un jardin. C'était un lieu agréable et plein de délices, des arbres charmants y étaient rassemblés ; tu aurais dit que des parcelles de verre avaient été répandues sur son sol, et que le collier des Pléiades était suspendu aux pampres de sa vigne.

« C'était un jardin dont le ruisseau roulait une eau limpide ; un verger où les oiseaux faisaient entendre leurs chants en cadence ¹. »

« Celui-là est plein de tulipes de couleurs variées, et celui-ci rempli de fruits d'espèces différentes. Sous l'ombre de ses arbres le vent a étendu un tapis de diverses nuances. »

Au matin, lorsque l'intention de revenir l'emporta sur le dessein de rester, je vis mon ami qui avait rempli le pan de sa robe de roses, de basilics, de jacinthes et d'amarantes, et qui avait formé le projet d'aller à la ville. Je lui dis : « Comme tu le sais, il n'y a point de durée pour la rose du jardin, il n'y a pas la moindre fidélité dans les promesses du parterre de fleurs, et les sages ont dit : "Toute chose qui ne dure pas ne convient pas pour l'amour." » Il répondit : « Quel est donc le chemin à suivre ? » Je repris : « Je puis composer pour l'agrément des observateurs et pour l'amusement des esprits le livre du jardin de roses, sur les feuilles duquel le vent de l'automne n'étendra pas sa violence, et pour lequel les révolutions du temps ne changeront pas les plaisirs du printemps en désordre de l'automne. »

« À quoi te servira un plateau de roses ? Emporte plutôt une feuille de mon jardin de roses. La fleur dure seulement cinq ou six jours, et ce parterre sera toujours beau. »

1. Ce vers est en arabe dans le texte original.

À peine eus-je proféré ces paroles qu'il jeta les roses du pan de sa robe et saisit le pan de la mienne, en disant : « L'homme généreux, lorsqu'il promet, est fidèle à sa promesse. » Pendant ces quelques jours, un ou deux chapitres tombèrent sur le papier. Ils traitaient de la bonne société et des règles de la conversation, dans un style qui sera utile aux orateurs et augmentera l'éloquence des secrétaires. En un mot, il restait encore des roses au jardin, lorsque le livre du *Gulistan* parvint à sa fin. Il sera terminé en réalité lorsqu'il aura été agréé à la cour du roi qui est le refuge du monde, l'ombre du Créateur et le rayon de la bonté du Tout-Puissant, le trésor du siècle, l'asile de la foi, le protégé du ciel, le vainqueur des ennemis, le bras de l'empire victorieux, le flambeau de la religion éminente, la beauté des hommes, la gloire de l'islamisme, Saad, fils du très grand atabec, de l'empereur glorifié, souverain des nations, maître des rois arabes et barbares, sultan de la terre et de la mer, héritier du royaume de Salomon, Mozhaffer-Eddounia Eddin, Abu Bakr fils de Saad ben Zengui (que Dieu très grand éternise leur bonheur à tous deux, qu'Il les fasse parvenir à toutes sortes d'heureux succès !); et lorsque ce roi l'aura lu avec l'œil de sa bienfaisance royale.

« Si sa faveur royale l'embellit, il sera comme la maison de peintures de la Chine et les dessins du livre d'Erteng. J'ai l'espérance que le prince ne contractera point son visage par ennui, car mon *Gulistan* n'est pas un lieu de tristesse, et surtout parce que sa préface fortunée est décorée du nom de Saad ben Abu Bakr fils de Saad ben Zengui. »

Louanges du grand émir Fakhr-Eddîn Abu Bakr ben Abou-Nasr

Derechef ma pensée, timide comme une nouvelle mariée, à cause de son manque de beauté, ne lèvera pas la tête, ne détachera pas l'œil du désespoir de dessus ses pieds, à cause de sa honte; et elle ne se découvrira devant les sages que lorsqu'elle sera embellie par l'approbation du grand émir, savant, juste, aidé du ciel, vainqueur des ennemis, appui du trône royal, conseiller de l'administration du royaume, asile des pauvres, refuge des étrangers, protecteur des hommes distingués, ami de ceux qui craignent Dieu, honneur de la famille royale de Perse, bras droit de l'État, prince des favoris, gloire de l'empire et de la religion, secours de l'islamisme et des musulmans, colonne des rois et des sultans, Abu Bakr ben Abu-Nasr (que Dieu prolonge sa vie, qu'Il exalte sa puissance, qu'Il réjouisse son cœur, et qu'Il double sa récompense!) parce qu'il est l'objet des éloges des grands de la terre et réunit les bonnes qualités.

« Si quelqu'un est sous l'ombre de sa protection, sa faute devient une vertu, et son ennemi, un ami. »

Un service est assigné à chacun des autres esclaves et serviteurs, de sorte que s'ils mettent un peu de négligence et de paresse à s'en acquitter, ils s'exposent nécessairement aux reproches et aux réprimandes, excepté ces derviches dont le devoir est de rendre des actions de grâces pour les bienfaits des grands, et dont l'obligation est de célébrer leurs belles qualités et de prier pour eux. Il vaut mieux accomplir une telle tâche en l'absence *des grands* qu'en leur présence; car cette dernière conduite est voisine de l'artifice, et celle-là est éloignée de toute affectation et rapprochée de l'approbation.

« Le dos voûté du ciel s'est redressé de joie, depuis qu'un fils tel que toi est né à la mère des temps. C'est l'essence même de la sagesse que la bonté du Créateur destine particulièrement un serviteur pour l'avantage de tous. Celui qui a vécu, jouissant d'une bonne réputation, a trouvé le bonheur éternel, parce que après lui le souvenir du bien qu'il a exercé fait vivre son nom. Soit que l'homme de mérite fasse ton éloge ou qu'il ne le fasse pas, la figure de la beauté n'a pas besoin de la coiffeuse. »

Excuse de l'imperfection de mon hommage, et motif du choix que j'ai fait de la retraite

Cette imperfection et cet éloignement que je montre à m'acquitter avec assiduité de l'hommage dû à la cour du roi sont fondés sur ce que des sages indiens disaient au sujet des qualités de Buzurdjmihir : ils ne lui connaissaient d'autre défaut que celui de s'énoncer tardivement ; c'est-à-dire qu'il le faisait avec beaucoup de lenteur, et qu'il fallait que l'auditeur attendît longtemps avant qu'il prononçât son discours. Buzurdjmihir entendit ce reproche et dit : « Réfléchir, en se demandant à soi-même : "Que dirai-je ?" vaut mieux que se repentir, en disant : "Pourquoi ai-je parlé ?" »

« L'homme éloquent, instruit par un vieillard expérimenté, réfléchit ; puis il parle. Ne prononce pas un mot inconsidérément. Parle bien, qu'importe que tu parles lentement ? Réfléchis et alors parle. Cesse avant qu'on ait dit : "C'est assez." C'est par la parole qu'un homme vaut mieux que les animaux. Mais les animaux vaudront mieux que toi si tu ne parles pas bien. »

À plus forte raison, si j'ai l'audace de discourir sous le regard des principaux officiers de la cour souveraine (que sa victoire soit glorifiée!), qui est le point de réunion des gens sensés et le centre des savants profonds, j'aurai commis une effronterie, et j'aurai apporté à la cour du premier personnage *une marchandise de peu de valeur*. Car de la verroterie au bazar des joailliers ne vaut pas un grain d'orge; un flambeau allumé devant le soleil ne donne pas de lumière, et un minaret élevé au pied du mont Elwend paraît bas.

«L'ennemi se précipite de toute part sur quiconque élève la tête avec prétention. Saadi qui est tombé est libre: personne ne vient attaquer celui qui est tombé. La réflexion d'abord et ensuite la parole: on a élevé d'abord les fondations, puis le mur. Je suis un faiseur de fleurs artificielles, mais non dans le jardin; je suis beau, mais non en Canaan.»

On demandait au sage Lokmân de qui il avait appris la sagesse. Il répondit: «Je l'ai apprise des aveugles qui, tant qu'ils n'ont pas essayé la place, n'y mettent pas le pied. Pense à la sortie avant d'entrer.»

Éprouve ta virilité et ensuite prends femme.

«Quoique le coq soit habile au combat, comment attaquera-t-il le faucon aux serres d'airain? Le chat est un lion pour prendre une souris, mais il est une souris lorsqu'il combat la panthère.»

Cependant, confiant dans l'étendue des qualités des grands, et espérant qu'ils fermeront l'œil sur les défauts des inférieurs, et ne s'occuperont point à divulguer les fautes des petits, nous avons fait entrer dans ce livre, d'une manière succincte, quelques paroles, savoir des choses rares, des traditions, des

historiettes, des vers et des traits de la vie des anciens rois ; nous y avons employé une partie de notre précieuse existence. C'est là le motif de la composition du *Jardin des roses*. C'est à Dieu qu'il appartient de nous aider.

« Ce poème et son arrangement subsisteront des années, après que chaque atome de notre poussière sera tombé en un lieu différent. Notre but est de tracer une peinture qui nous survive, car je ne vois pas de durée pour l'existence. Peut-être qu'un jour un sage fera par charité une prière en faveur des derviches. »

Aperçu de l'ordre observé dans ce livre et de la disposition des chapitres

J'ai regardé comme convenable la brièveté du discours ; en conséquence ce jardin agréable et ce verger touffu se sont trouvés divisés en huit chapitres, comme le paradis a huit portes. Il a été abrégé afin que sa lecture ne causât aucun ennui.

Chapitre I^{er}, sur les mœurs des rois ;

Chapitre II, sur les qualités des derviches ;

Chapitre III, sur l'excellence de la modération des désirs ;

Chapitre IV, des avantages du silence ;

Chapitre V, de l'amour et de la jeunesse ;

Chapitre VI, de l'affaiblissement et de la vieillesse ;

Chapitre VII, de l'influence de l'éducation ;

Chapitre VIII, des devoirs de la société.

Époque de la composition du livre

« Ce fut dans le temps où nous jouissions d'un agréable loisir, ce fut dans l'année 656 de l'hégire¹. Notre intention fut de donner de bons conseils, nous les avons proférés ; nous les avons recommandés à Dieu et nous sommes partis. »

1. 1258 après J.-C.

Touchant la conduite des rois

PREMIÈRE HISTORIETTE

J'ai entendu raconter qu'un roi ordonna de tuer un prisonnier. Le malheureux, dans cette circonstance désespérée, commença à donner au roi des épithètes odieuses, et à lui dire les injures les plus grossières, dans la langue qu'il parlait, car l'on a dit : « Quiconque renonce à la vie dit tout ce qu'il a dans le cœur. »

« Lorsque l'homme désespère, sa langue s'allonge ; ainsi le chat vaincu se jette sur le chien¹. »

« Au moment de la contrainte, lorsqu'il ne reste plus la possibilité de fuir, la main saisit la pointe de l'épée acérée. »

Le roi demanda ce que disait cet homme. Un vizir, doué d'un bon caractère, répondit : « Ô Seigneur ! il dit : "Et ceux qui retiennent leur colère, et ceux qui pardonnent aux hommes. Dieu aime ceux qui font le bien²." » Le roi fut saisi de compassion en sa faveur et renonça à le faire périr. Un autre vizir, qui était tout l'opposé du premier, dit : « Il ne convient pas aux gens de notre espèce de parler devant les rois, si ce n'est

1. Ce vers est en arabe dans le texte original.

2. Coran, chapitre III, verset 128.

avec véracité. Cet homme a donné au prince des noms injurieux et proféré des choses inconvenantes.» Le roi contracta son visage à cause de cette parole, et dit: «Ce mensonge qu'il a fait m'a été plus agréable que cette véracité que tu as dite, parce que celui-là avait pour motif une chose avantageuse, et que celle-ci est fondée sur la méchanceté. Les sages ont dit: "Le mensonge mêlé d'utilité est préférable à la vérité qui excite des troubles."»

«Celui dont le roi exécute les conseils, ce serait dommage qu'il dit autre chose que le bien.»

«Il était écrit sur la voûte de la salle d'audience de Fereydoun¹:

“Ô mon frère, le monde ne reste à personne; attache ton cœur au créateur du monde, car cela suffit. Ne t'appuie et ne te repose point sur la possession du monde, car il a nourri beaucoup de personnes comme toi et les a ensuite tuées. Lorsque l'homme doué d'une âme pure se dispose à partir, que lui importe de mourir sur le trône ou bien sur la terre nue?”»

DEUXIÈME HISTORIETTE

Un roi du Khorasan vit en songe, cent ans après sa mort, le sultan Mahmoud, fils de Sébuctéguin², dont tout le corps était réduit en poussière, à l'exception des yeux qui tournaient encore dans leur orbite et regardaient attentivement. Tous les sages ne purent venir à bout d'interpréter ce songe, hormis un derviche, qui offrit ses hommages au prince, et lui dit: «Il considère maintenant que son royaume appartient à d'autres.»

1. Prétendu roi de Perse, de la première dynastie, dite des Pichdâdiens.

2. Souverain de Gazni ou Gazna; il régna de 387 à 421 de l'hégire (de 997 à 1030 après J.-C.).

« Combien d'hommes célèbres on a ensevelis sous la terre, et de l'existence desquels il n'est resté aucun indice à sa surface ! Ce vieux cadavre, que l'on a confié à la poussière, elle l'a tellement dévoré qu'il n'en est pas même resté les os. Le nom fortuné de Khosrô I^{er} vit encore, grâce au bien qu'il a fait, quoiqu'il se soit écoulé beaucoup d'années depuis que Khosrô I^{er} n'est plus. Ô un tel ! fais une bonne action, et regarde la vie comme un butin, avant qu'une voix s'élève en disant : "Un tel n'est plus." »

TROISIÈME HISTORIETTE

J'ai ouï raconter qu'un fils de roi était petit et laid, tandis que ses frères étaient grands et doués d'une belle figure. Une fois son père le regarda avec répugnance et mépris. Le jeune homme devina ces sentiments, grâce à sa pénétration, et dit : « Ô mon père ! l'homme petit, mais doué d'intelligence, vaut mieux qu'un homme grand, mais stupide. Tout ce qui l'emporte par la taille n'excelle pas par le prix ; car la brebis est pure, tandis que l'éléphant est une charogne. »

« La moindre des montagnes de la terre, c'est le Sinaï ; mais c'est certainement la plus élevée auprès de Dieu, en dignité et en rang¹. »

« As-tu entendu ce qu'un savant maigre dit un jour à un gros imbécile : "Quoique le cheval arabe soit mince, il vaut mieux cependant que toute une écurie d'ânes." »

Le père rit de cette parole ; les grands de l'empire l'approuvèrent, et les frères du jeune prince en furent intérieurement irrités.

1. Ce vers est en arabe dans le texte original.

«Tant que l'homme n'aura point parlé, son mérite et ses défauts resteront cachés. Ne t' imagine point que chaque forêt soit vide : il est possible qu'une panthère y soit endormie.»

J'ai entendu dire que dans ce temps-là un ennemi redoutable se déclara contre le roi. Lorsque les deux armées furent en présence, la première personne qui fit courir son cheval sur le champ de bataille fut ce jeune prince, et il dit :

«Je ne suis point tel que tu puisses voir mon dos le jour du combat ; mais je suis celui que tu verras comme un chef au milieu de la poussière et du sang. Car l'homme qui combat vigoureusement joue son propre sang le jour de la bataille, et celui qui s'enfuit joue le sang du soldat.»

Il parla ainsi, fondit sur l'armée de l'ennemi et renversa quelques hommes expérimentés. Lorsqu'il revint devant son père, il baisa la terre en signe d'hommage, et dit :

«Ô toi, à qui ma personne a paru faible, garde-toi bien de considérer la force comme un mérite. Le cheval maigre de ceinture est vraiment utile au jour de la course, et non le bœuf gras.»

On rapporte que l'armée de l'ennemi était considérable et que les soldats du roi étaient en petit nombre. Comme ils se préparaient à fuir, le jeune prince, poussant un cri, leur dit : «Hommes, faites des efforts, afin que vous ne revêtiez point la robe des femmes.» L'audace des cavaliers fut augmentée par cette parole, et ils chargèrent tous ensemble. J'ai entendu dire que dans ce jour ils obtinrent la victoire sur l'ennemi.

Lorsque le prince se présenta devant son père, celui-ci le baisa sur la tête et les yeux, le prit dans ses bras, et le consi-

déra chaque jour davantage, au point qu'il le fit son héritier présomptif. Les frères du jeune prince lui portèrent envie et mirent du poison dans ses aliments. Sa sœur vit cela, d'une chambre haute, et frappa les battants de la fenêtre l'un contre l'autre. Le jeune homme comprit *ce signal*, grâce à sa pénétration ; il retira sa main du mets empoisonné et dit : « Il serait absurde que les hommes de mérite mourussent, et que les gens sans vertu prissent leur place. »

« Personne ne viendra sous l'ombre du hibou, quand bien même le phénix disparaîtrait du monde. »

On informa le roi de cette circonstance. Il manda les frères du jeune prince et les châtia comme il fallait. Ensuite il assigna à chacun une portion considérable de ses États, de sorte que la discorde se calma et que l'inimitié disparut. On a dit : « Dix pauvres dorment enveloppés dans un tapis grossier, et deux rois ne peuvent tenir dans un même pays. »

« Si le soufi mange la moitié d'un pain, de l'autre il fait un don aux pauvres. Un monarque fera la conquête d'un pays, et n'en sera pas moins pris du désir *de conquérir* une autre région. »

QUATRIÈME HISTORIETTE

Une troupe de voleurs arabes s'étaient établis sur le sommet d'une montagne et avaient intercepté le passage aux caravanes. Les habitants du pays étaient effrayés par leurs embûches, et l'armée du sultan avait été vaincue. Comme ils s'étaient procuré un lieu de refuge inexpugnable, sur la cime de la montagne, et en avaient fait leur place de sûreté et leur habitation, les gouverneurs des provinces environnantes

délibérèrent sur les moyens de faire cesser le dommage causé par eux ; « car, disaient-ils, si cette troupe persévère quelque temps dans sa conduite, il deviendra impossible de lui résister ».

« L'arbre qui vient de prendre racine sera facilement enlevé de terre par la force d'un seul homme ; mais si tu le laisses ainsi un certain temps, tu ne l'arracheras point de sa racine avec un chariot attelé. Il est possible d'arrêter une source avec une pioche ; mais lorsqu'elle coule à pleins bords, il n'est pas même permis de la traverser sur un éléphant. »

En somme, il fut déterminé que l'on posterait quelqu'un pour épier les voleurs. Puis l'on attendit l'occasion favorable. Enfin, dans une circonstance où ils avaient fait une incursion sur une certaine tribu, et avaient laissé leur demeure vide, on envoya quelques hommes expérimentés et aguerris, qui se cachèrent dans la gorge de la montagne. La nuit, lorsque les voleurs revinrent, fatigués de leur expédition et rapportant du butin, ils ôtèrent leurs armes et déposèrent leur proie. Le premier ennemi qui fondit sur leur tête, ce fut le sommeil. Aussitôt qu'un quart de la nuit se fut écoulé,

(« le disque du soleil se plongea dans l'obscurité ; Jonas entra dans la gueule du poisson ».)

Les braves s'élançèrent de leur embuscade et lièrent les mains derrière le dos à tous les voleurs. Le matin ils les amenèrent à la cour du roi qui ordonna de les tuer tous. Il y avait, par hasard, au milieu d'eux un jeune homme chez qui le fruit de la première adolescence était nouvellement parvenu à maturité, et dont la barbe avait récemment poussé. Un des vizirs baisa le pied du trône du roi, plaça sur la terre son visage, en signe d'intercession, et dit : « Ce jeune homme n'a

point encore mangé du fruit du jardin de la vie et n'a point joui de la fleur de sa jeunesse. J'ose espérer de la générosité infinie et de la bonté royale de mon maître, qu'il daignera imposer une obligation à son serviteur, en lui accordant la vie de cet adolescent.» Le roi contracta son visage, à cause de cette parole qui ne se trouva pas conforme à son esprit élevé, et il dit :

«Toute personne dont l'origine est mauvaise ne profitera point de l'heureuse influence des gens de bien. Vouloir donner de l'éducation à un homme indigne, c'est prétendre placer des noix sur une coupole.»

Il vaut *donc* mieux anéantir la race et la famille de ces hommes ; et il est préférable d'arracher leur racine et leur base. Car éteindre le feu et laisser de la braise, tuer la vipère et conserver ses petits ne sont point le fait des sages.

«Quand bien même le nuage ferait pleuvoir l'eau de la source de vie, tu ne mangeras jamais de fruits cueillis sur la branche du saule. Ne passe point ton temps avec un homme d'une origine vile, car tu ne mangeras pas de sucre extrait du roseau dont on fait des nattes.»

Lorsque le vizir entendit ce discours, il l'approuva bon gré mal gré, loua la bonté de l'avis du roi, et dit : «Ce que mon maître (puisse son règne être éternel !) vient de dire est la vérité même. En effet, si cet enfant avait été élevé dans la compagnie de ces méchants, il aurait pris leur caractère et serait devenu un d'entre eux. Mais votre serviteur espère qu'il recevra une bonne éducation dans la société des gens de bien, et prendra le caractère des sages ; car c'est presque encore un enfant, et les coutumes de rébellion et d'opiniâtreté de cette troupe d'hommes n'ont point jeté de profondes

racines dans son esprit. On lit dans les paroles de Mohammed : “Il n’y a pas d’enfant qui ne soit mis au monde dans la doctrine de l’islamisme ; ensuite ses père et mère le font juif, chrétien ou mage.” »

« La femme de Loth est devenue amie des méchants, aussi la famille qui jouissait du don de prophétie fut perdue pour elle. Le chien des compagnons de la caverne a suivi pendant quelques jours la trace des bons, et il est devenu un homme. »

Il parla ainsi, et une partie des commensaux du roi se joignirent à lui pour intercéder, de sorte que le monarque renonça à faire périr le jeune homme, et dit : « Je lui pardonne, quoique je n’en voie pas l’utilité. »

Sais-tu ce que Zâl dit à son fils Roustem, le héros ? « On ne peut regarder l’ennemi comme méprisable et sans ressources. Nous avons vu que souvent l’eau sortait d’une faible source ; lorsque cette eau est devenue considérable, elle a emporté chameaux et bagages. »

En somme, le vizir conduisit l’adolescent à sa maison, l’éleva avec soin et bonté, et préposa à son éducation un maître instruit, de sorte qu’on lui apprit à bien parler, à répondre d’une manière convenable, ainsi que les autres choses requises pour le service des rois. En un mot, il devint agréable aux yeux de tous. Un jour le vizir parlait de quelques-unes de ses bonnes qualités, en présence du roi, et disait : « L’enseignement des sages a laissé des traces en lui, et a chassé de son caractère son ancienne ignorance. » Le prince sourit de cette parole et dit :

« À la fin le louveteau deviendra loup ; quand bien même il aurait grandi avec les hommes. »

Une ou deux années s'écoulèrent. Une troupe de vauriens du quartier se joignirent au jeune homme, et conclurent avec lui un pacte de société, de sorte que, dans un moment opportun, il tua le vizir avec ses deux fils, enleva des richesses incalculables, s'établit en place de son père dans la caverne des voleurs, et se révolta ouvertement. On en informa le roi qui commença par se mordre la main, en signe d'étonnement, après quoi il dit :

« Comment quelqu'un ferait-il une bonne épée avec du mauvais fer? Ô sage! un homme de rien ne deviendra pas quelque chose par l'éducation. La pluie, sur la bienfaisante nature de laquelle il n'y a pas de désaccord, fait croître des tulipes dans les jardins et des mauvaises herbes dans les terres salines. »

« La terre saline ne produit pas de jacinthe; n'y perds pas ta semence et ton travail. Faire du bien aux méchants, c'est la même chose que faire du mal aux bons. »

CINQUIÈME HISTORIETTE

J'ai vu, sur la porte du palais d'Oghoulmich, un fils d'officier qui avait une intelligence, une prudence et une pénétration au-dessus de tout éloge. Même dès son enfance, des signes de grandeur étaient manifestes sur son front.

« Grâce à sa prudence, l'astre de la grandeur brillait au-dessus de sa tête. »

En somme, il devint agréable aux regards du sultan; car il possédait la beauté physique et la perfection morale. Les sages ont dit : « La richesse consiste dans le mérite, non dans l'argent; la grandeur réside dans l'intelligence, non dans les

années.» Les pareils de ce jeune homme lui portèrent envie, l'accusèrent d'une trahison, et firent de vains efforts pour le tuer.

«Que pourra faire l'ennemi, lorsque l'ami sera tendre et dévoué? Tout ce que fait l'objet aimé est bien.»

Le roi demanda au jeune homme : « Quel est le motif de leur inimitié à ton égard? » Il répondit : « À l'ombre de la puissance royale, j'ai rendu tout le monde satisfait, excepté l'envieux qui ne sera contenté que par la chute de ma prospérité. Que la puissance et la félicité de mon maître soient stables ! »

« Je puis bien ne vexer le cœur de personne ; mais que ferai-je pour l'envieux, qui est dans la peine par sa propre faute? Ô envieux ! meurs, afin que tu sois délivré ; car l'envie est une maladie de l'incommodité de laquelle on ne peut se délivrer que par la mort. »

« Les malheureux souhaitent ardemment le déclin de la prospérité et du rang des hommes heureux. Si l'œil de la chauve-souris ne voit pas pendant le jour, quelle faute en doit-on imputer au disque brillant du soleil? Veux-tu savoir la vérité? Que mille yeux comme celui-là soient aveugles, plutôt que le soleil soit obscurci ! »

SIXIÈME HISTORIETTE

On raconte qu'un certain roi de Perse avait allongé la main de l'oppression sur les richesses de ses sujets, et commencé à pratiquer l'injustice et les vexations. Les hommes se répandirent dans le monde, à cause des embûches que leur tendait sa tyrannie, et prirent le chemin de l'exil, par suite de l'affliction où les plongeait sa violence. Lorsque les

sujets eurent disparu, le revenu du pays éprouva une notable diminution, le trésor resta vide et les ennemis pressèrent *le roi* de tout côté.

« Dis à quiconque désire trouver assistance au jour du malheur: “Efforce-toi d’être généreux au temps de la tranquillité. Si tu ne traites pas avec bienveillance l’esclave qui porte un anneau à son oreille en signe de servitude, il s’enfuira ; exerce la bonté, la bonté, te dis-je, parce que l’étranger deviendra volontairement ton esclave.” »

Un jour, on lisait dans la salle d’audience de ce roi l’ouvrage intitulé : *Châh Nâme*¹, et qui traite de la chute de la puissance de Zahhâk et de l’époque de Fereydoun. Le vizir interrogea le roi en ces termes : « Fereydoun n’avait ni trésors, ni royaume, ni troupes. De quelle manière la royauté fut-elle donc affermie en son pouvoir ? – Comme tu viens de l’entendre, répondit le souverain : des hommes se rassemblèrent autour de lui avec ardeur et le fortifièrent, de sorte qu’il obtint l’empire. » Le vizir reprit : « Puisque le rassemblement du peuple procure la puissance, pourquoi donc le disperses-tu ? Sans doute tu ne désires point la royauté. »

« Il vaut bien mieux prendre soin de l’armée avec sollicitude, parce que le sultan obtient la domination par le moyen de l’armée. »

Le roi demanda : « Quel est le moyen de rassembler l’armée et les sujets ? » Le vizir répondit : « Il faut au roi de la justice afin qu’on se rallie autour de lui, et de la miséricorde afin qu’on s’asseye tranquille à l’ombre de sa puissance. Or, tu n’as ni l’une ni l’autre de ces deux qualités. »

1. Le Livre des Rois.

« Celui qui a pour habitude la violence n'exercera pas la souveraineté ; car les fonctions de berger ne seront pas remplies par le loup. Un souverain qui jette les fondements de l'oppression arrache la base du mur de sa puissance. »

Le conseil de ce vizir sage et dévoué ne se trouva pas conforme au caractère du roi. Il le fit charger de liens et l'envoya en prison. Il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps lorsque les cousins germaines du sultan se levèrent contre lui, équipèrent une armée pour le combattre et réclamèrent le royaume de leur père. Les gens qui avaient été réduits aux dernières extrémités par la main de son oppression et s'étaient dispersés se rallièrent auprès d'eux et les fortifièrent, si bien que le royaume sortit de sa puissance, et fut affermi dans la leur.

« Un roi se permet-il l'injustice envers ses sujets, son ami même, au jour de la détresse, devient un ennemi pressant. Fais la paix avec tes sujets, et demeure sans aucune inquiétude d'avoir la guerre avec un ennemi ; car les sujets sont une armée pour le monarque juste. »

SEPTIÈME HISTORIETTE

Un roi s'était assis dans un vaisseau avec un jeune esclave étranger. Celui-ci n'avait jamais vu la mer, et n'avait point éprouvé les inconvénients de la navigation. Il commença donc à pleurer et à se lamenter, et un tremblement tomba sur tous ses membres. On eut beau le flatter, il ne prit aucun repos, et le plaisir du roi fut troublé à cause de lui. On ne connaissait aucun remède à son mal. Mais un médecin, qui se trouvait sur ce vaisseau, dit au roi : « Si tu l'ordonnes, je le ferai taire

par un certain moyen.» Le monarque répondit : « Ce sera le comble de la bonté et de la générosité. » Le médecin ordonna que l'on jetât l'esclave à la mer. Le jeune homme subit plusieurs fois l'immersion ; puis on le prit par les cheveux et on l'amena vers le vaisseau. Il se suspendit avec ses deux mains au timon. Lorsqu'il fut remonté sur le navire, il s'assit dans un coin et trouva du repos. Le roi en fut étonné, et dit : « Quel mystère y a-t-il dans cela ? » Le médecin répondit : « Il n'avait pas goûté auparavant l'incommodité de l'immersion, et ne connaissait point le prix de la tranquillité dont on jouit sur le vaisseau. C'est ainsi qu'une personne qui est éprouvée par la peine connaît tout le prix du repos. »

« Ô homme rassasié ! le pain d'orge ne te paraît point agréable ; ce qui est laid à tes yeux est l'objet de mon amour. Le purgatoire est un enfer pour les houris du paradis. Interroge les habitants de l'enfer, *ils te répondront* que le purgatoire est le paradis. »

« Il y a de la différence entre l'homme qui presse son amante sur sa poitrine, et celui qui tient ses deux yeux fixés sur la porte, dans l'attente. »

HUITIÈME HISTORIETTE

On dit à Hormouz¹ : « Quelle faute as-tu aperçue dans les vizirs de ton père, pour que tu les aies chargés de liens ? » Il répondit : « Je n'ai point reconnu de faute, mais j'ai vu que la crainte qu'ils ressentaient de moi dans leur cœur était infinie, et qu'ils n'avaient point une entière confiance dans

1. Il doit être question ici de Hormouz ou Ormisdas III, souverain de la dynastie des Sassanides, qui succéda à son père Khosrô le Grand ou Nouschirvân en 579 de notre ère et régna onze ans.

mes promesses. J'ai redouté qu'ils ne formassent le projet de me faire périr, par crainte de leur propre dommage. En conséquence, j'ai agi d'après la parole des sages qui ont dit :

« Ô sage ! crains celui qui te craint, quand bien même tu l'emporterais dans la guerre sur cent personnes comme lui. Le serpent pique le pied du pasteur, à cause qu'il redoute que celui-ci n'écrase sa tête avec une pierre. Ne vois-tu pas que, quand le chat devient incapable *de lutter à force ouverte*, il arrache avec ses griffes les yeux de la panthère ? »

NEUVIÈME HISTORIETTE

Un certain roi arabe était malade dans sa vieillesse et avait renoncé à la vie. Tout à coup un cavalier entra, apportant cette bonne nouvelle : « Nous avons conquis telle citadelle, grâce à la félicité du roi ; les ennemis ont été faits prisonniers, l'armée et le peuple de ce côté-là se sont tous soumis aux ordres de Votre Majesté. » Lorsque le roi entendit cette parole, il poussa un soupir glacé, et dit : « Cette bonne nouvelle n'est point pour moi, mais pour mes ennemis, c'est-à-dire les héritiers de l'autorité. »

« Hélas ! ma chère vie s'est passée dans l'espoir que ce qui était dans mon cœur se réaliserait pour moi. Mon espérance, vaine jusqu'ici, a été exaucée ; mais quel profit en retirerai-je, puisqu'il n'y a aucun espoir que ma vie écoulée revienne ? »

« La main du destin a frappé la timbale du départ. Ô mes deux yeux, faites vos adieux à ma tête ! ô paume de la main ! ô poignet ! ô bras ! faites-vous tous vos adieux. La mort, que me souhaitaient mes ennemis, est tombée sur moi ; enfin, ô mes amis, passez votre chemin. Ma vie s'est écoulée dans l'ignorance ; je n'ai point pris de précautions ; vous, prenez-en. »

DIXIÈME HISTORIETTE

Une certaine année, j'étais agenouillé, dans la grande mosquée de Damas, à l'extrémité supérieure du mausolée de Yahia le prophète. Un prince arabe, qui était connu par son injustice, vint par hasard pour visiter le tombeau du saint, fit sa prière et demanda à *Dieu* ce dont il avait besoin.

« Le pauvre et le riche sont tous deux esclaves de cette poussière de la porte *divine*, et ceux qui sont les plus riches sont aussi les plus nécessiteux. »

Il tourna alors le visage vers moi, et me dit : « À cause de ce qui constitue la grandeur d'âme des derviches et la sincérité de leur manière d'agir, faites-moi accompagner de votre bienveillance ; car je crains un ennemi redoutable. » Je lui répondis : « Use de miséricorde envers tes sujets faibles, afin que tu n'éprouves pas d'affliction de la part de ton ennemi puissant. »

« Avec des bras robustes et la force du poignet, c'est un péché de briser le poignet du malheureux impuissant à *se défendre*. Celui-là qui ne pardonne point à ceux qui sont tombés, qu'il craigne, s'il vient lui-même à tomber, que personne ne lui prenne la main. Quiconque a répandu la semence du mal et a espéré le bien a formé un vain songe et conçu une inutile espérance. Retire de ton oreille le coton, et rends aux hommes la justice qui leur est due ; si tu ne la leur rends pas, *sache* qu'il y aura une justice le jour de la résurrection. »

« Les fils d'Adam sont les membres d'un même corps, car dans la création ils sont d'une seule et même nature ; lorsque la fortune jette un membre dans la douleur, il ne reste point de

repos aux autres. Ô toi qui es sans souci de la peine d'autrui, il ne convient pas que l'on te donne le nom d'homme ! »

ONZIÈME HISTORIETTE

Un derviche dont les prières étaient exaucées de la divinité parut dans Bagdad. On en informa Haddjadj, fils de Yousouf, qui le manda, et lui dit : « Fais une prière en ma faveur. » Le derviche éleva la main, et dit : « Ô mon Dieu ! prends sa vie. » Haddjadj demanda : « Pour Dieu, quelle est donc cette prière ? » Il répondit : « C'est un vœu salutaire pour toi et pour tous les musulmans. »

« Ô homme puissant qui tourmentes tes inférieurs, jusqu'à quand ce marché restera-t-il achalandé ? À quoi te sert l'empire de l'univers ? Il vaut mieux pour toi mourir que de tourmenter les hommes. »

DOUZIÈME HISTORIETTE

Un roi injuste demanda à un religieux : « Parmi les actes de dévotion, lequel est le meilleur ? » Il répondit : « Pour toi, c'est le sommeil de midi, parce que dans ce moment-là tu ne vexes personne. »

« J'ai vu un homme injuste endormi au milieu du jour, et j'ai dit : "Cet homme est une calamité ; il vaut donc mieux que le sommeil se soit emparé de lui. L'homme dont le sommeil vaut mieux que la veille, il est préférable qu'un pareil méchant meure." »

TREIZIÈME HISTORIETTE

J'ai entendu raconter, touchant un certain roi, qu'il avait changé une nuit en un jour de plaisir, et qu'au comble de l'ivresse il disait :

« Il n'y a point dans tout l'univers un seul instant plus agréable pour moi que celui-ci ; car je n'ai point de souci du bien ni du mal, ni d'inquiétude pour personne. »

Un pauvre était couché dehors, exposé tout nu au froid. Il entendit ces paroles, et dit :

« Ô toi qui n'as pas d'égal en prospérité dans tout l'univers, j'admets que tu n'aies aucun souci pour ton propre compte, n'en as-tu pas pour nous ? »

Cette parole plut au roi ; il tendit par la fenêtre une bourse de mille ducats, et dit : « Étends le pan de ta robe. » Le pauvre répondit : « Comment le tendrais-je, puisque je n'ai point de robe ? » La compassion du roi pour sa misérable situation augmenta. Il ajouta à ce don un vêtement d'honneur, qu'il envoya au pauvre. Celui-ci dissipa l'argent en peu de temps et revint.

« L'argent ne reste pas dans la main des hommes généreux, ni la patience dans le cœur d'un amant, ni l'eau dans un crible. »

Dans un moment où le roi ne songeait plus au pauvre, on lui parla de son état. Le prince se mit en colère et fronça le sourcil, à cause de *la conduite* de cet homme. Des gens doués de sagacité et de prudence ont dit à ce sujet : Il faut se tenir

sur ses gardes contre l'impétuosité et la violence des rois, parce que la majeure partie de leur sollicitude est consacrée aux difficultés des affaires de l'État, et qu'ils ne supportent point l'attroupement des gens du commun.

« Les bienfaits du monarque sont interdits à l'homme qui n'épie point le temps de l'opportunité. Tant que tu ne trouveras pas l'occasion de parler, n'anéantis point ta propre considération en disant des choses futiles. »

Le roi s'écria : « Chassez ce mendiant effronté et prodigue, qui a dépensé en peu de temps une telle somme. Il ne sait point que le trésor public est la bouchée des malheureux, non la pâture des frères des démons. »

« Ce sot qui allume dans le jour brillant une bougie aussi blanche que le camphre, tu verras bientôt qu'il ne lui restera plus d'huile dans sa lampe durant la nuit. »

Un vizir sage et dévoué dit : « Ô seigneur ! je juge à propos d'assigner à de tels hommes une pension alimentaire, payée par portions déterminées, afin qu'ils ne fassent point de prodigalités dans leurs dépenses. Quant à ce que tu as ordonné, à savoir de châtier cet individu et de l'expulser, il n'est pas conforme à la conduite des gens magnanimes de remplir quelqu'un d'espérance par un bon traitement, et de blesser ensuite son esprit par le désespoir. »

« On ne doit pas ouvrir sur soi la porte des désirs ; mais lorsqu'elle a été ouverte, on ne peut la fermer avec violence. »

« Personne ne voit que les pèlerins altérés du Hedjaz se rassemblent au bord d'une eau saumâtre ; *mais* hommes, oiseaux et fourmis se réunissent partout où il y a une source d'eau agréable *au goût*. »

« L'oiseau vole vers un lieu où il y a du grain, et ne se rend pas dans un endroit où il n'y a rien. »

QUATORZIÈME HISTORIETTE

Un des rois qui nous ont précédé apportait de la négligence dans l'administration de l'État et traitait durement l'armée. Un ennemi redoutable s'étant déclaré contre lui, tout le monde tourna le dos.

« Lorsqu'on refuse de l'argent au soldat, il refuse de porter la main à l'épée. »

Un de ceux qui trahirent ainsi était lié d'amitié avec moi. Je le blâmai, et lui dis : « Il est vil, ingrat, méprisable et méconnaissant le prix des bienfaits celui qui, à cause d'un léger changement dans sa situation, se détourne de son ancien maître, et replie le tapis des droits que confèrent des bienfaits de plusieurs années. » Il répondit : « Si je parle, tu m'excuseras. Convient-il que mon cheval manque d'orge et que la couverture de ma selle soit engagée ? Le sultan qui se montre avare de son or envers le soldat, on ne peut pratiquer envers lui la générosité aux dépens de sa propre vie. »

« Donne de l'or au soldat, afin qu'il obéisse. Si tu ne lui en donnes pas, il s'en ira par le monde. »

« Lorsque l'homme armé sera rassasié, il s'élancera avec impétuosité sur l'ennemi, tandis que l'homme dont le ventre est vide se précipitera vers la fuite ¹. »

1. Ce vers est en arabe dans le texte original.

QUINZIÈME HISTORIETTE

Un certain vizir fut destitué et entra dans l'ordre des derwiches. L'heureuse influence de leur société laissa des traces en lui, et le recueillement de l'esprit lui fut acquis. Le roi lui accorda une seconde fois sa bienveillance et lui conféra un emploi. Il ne l'accepta point, et dit : « Aux yeux des sages, la destitution vaut mieux que l'emploi. »

« Ceux qui se sont assis dans le coin de la tranquillité ont émoussé la dent du chien et fermé la bouche de l'homme. Ils ont déchiré le papier et brisé le calem, et ont été délivrés de la main et de la langue des critiques malveillants. »

Le roi dit : « En vérité, il me faut un homme sage et capable, qui convienne à l'administration du royaume. » L'ancien vizir répondit : « Ô roi ! la marque distinctive de l'homme sage et capable, c'est qu'il ne consente point à se charger de telles affaires. »

« Le phénix a la prééminence sur tous les oiseaux, parce qu'il mange des os et ne tourmente point les êtres doués de vie. »

« On dit au caracal : "Pour quelle raison as-tu choisi la société assidue du lion ?" Il répondit : "Parce que je mange l'excédent de sa chasse, et que, dans l'asile de sa force, je vis à l'abri de la méchanceté de mes ennemis." On lui dit : "Maintenant que tu es entré sous l'ombre de sa protection, et que tu as avoué l'obligation que tu lui as pour ses bienfaits, pourquoi donc ne t'approches-tu pas davantage, afin qu'il te mette au nombre de ses familiers et te compte parmi ses serviteurs sincères ?" Il répondit : "Je ne serais plus à l'abri de sa violence." »

« Quand bien même le guèbre attiserait le feu sacré pendant cent ans, s'il vient à y tomber un seul instant, il sera consumé. »

Il peut arriver que le commensal du sultan obtienne de l'or, comme il est possible qu'il perde la tête. Les sages ont dit : « Il faut se tenir sur ses gardes contre les changements du caractère des rois, parce que tantôt ils se mettent en colère pour un salut, et tantôt ils donnent un habit d'honneur en retour d'une injure. » On a dit aussi : « Un caractère très facétieux est le mérite des commensaux des princes et le défaut des sages. »

« Tiens-toi sur la limite de ta dignité et de la gravité *que tu dois observer*; laisse aux courtisans le jeu et la facétie. »

SEIZIÈME HISTORIETTE

Un de mes amis vint se plaindre à moi de la fortune contraire, en disant : « J'ai des moyens d'existence peu considérables et une famille nombreuse, et je ne possède pas la force nécessaire pour supporter le fardeau de la pauvreté. Quelquefois il me vient à l'esprit de me transporter dans une autre contrée, afin que, de quelque manière que je passe ma vie, personne ne soit informé du bien et du mal de ma situation. »

« Combien d'hommes affamés se sont couchés, tandis que personne n'a su qui ils étaient ! Combien d'âmes se sont exhalées, sur lesquelles personne n'a pleuré ! »

Ensuite je crains, à cause de la malice de mes ennemis, qu'ils ne rient derrière mon dos, en me blâmant, qu'ils n'imputent à un manque de générosité mes efforts pour ma famille et ne disent :

«Vois cet homme sans énergie qui n'apercevra jamais le visage du bonheur. Il choisit pour lui-même le repos, et laisse sa femme et ses enfants dans la détresse.»

«J'ai quelques connaissances dans la science du calcul, ainsi qu'on le sait ; si, grâce à votre bienveillance, un moyen quelconque m'est assigné, qui devienne un motif de tranquillité pour mon esprit, je ne pourrai m'acquitter pendant le reste de ma vie du devoir de la reconnaissance envers vous.» Je lui dis : «Ô mon ami ! le service des rois a deux faces : l'espérance du pain *qu'ils vous donnent* et la crainte de perdre la vie. Il est contraire à l'avis des sages de tomber dans cette crainte-ci à cause de cette espérance-là.»

«Personne ne vient dire dans la maison du pauvre : “Paie l'impôt de la terre et des jardins.” Ou bien consens à supporter le trouble et l'affliction, ou bien expose ta vie au danger.»

Mon ami me répondit : «Tu n'as point dit cette parole conformément à ma situation, et tu n'as pas répondu à ma demande. N'as-tu point entendu que l'on a dit : “Quiconque pratique la trahison, sa main tremble de rendre ses comptes.”»

«La vérité est la cause du contentement de la divinité ; je n'ai vu personne qui ait été égaré en suivant la droite voie.»

Les sages ont dit : «Quatre personnes redoutent quatre autres personnes et sont fort irritées contre elles : l'assassin a peur du sultan ; le voleur, de la sentinelle ; l'homme corrompu, du délateur ; et la courtisane, du lieutenant de police. Quant à celui dont le compte est sans tache, quelle crainte peut-il avoir de rendre ses comptes ?»

«Ne fais point de prodigalités dans ton emploi, si tu veux qu’au moment de ta déposition le pouvoir de ton ennemi soit borné. Sois pur, et n’aie d’inquiétude de personne, ô mon frère ! les foulons battent sur la pierre le vêtement malpropre.»

Je repris : «Elle est conforme à ta situation, l’histoire de ce renard, que l’on a vu fuir en tombant et en se relevant.» Quelqu’un lui dit : «Quelle calamité est donc arrivée, qui soit le motif d’une telle frayeur?» Il répondit : «J’ai entendu dire que l’on prenait le chameau pour la corvée.» On lui dit : «Ô sot ignorant ! quel rapport y a-t-il entre le chameau et toi, et quelle ressemblance entre toi et lui?» Il répliqua : «Silence, car si les envieux disent par malice : “Celui-ci est un chameau”, et que je sois pris, qui aura le souci de ma délivrance, ou bien s’informer de ma situation ? Avant que la thériaque soit apportée de l’Irak, l’homme piqué par un serpent sera mort.»

Tu as sans doute du mérite et de la vertu, mais les envieux sont en embuscade et les adversaires assis dans un coin. S’ils exposent ce qui constitue la bonté de ta manière d’agir, d’une façon tout opposée, et que tu sois en butte aux reproches du roi, dans cette circonstance, à qui sera la possibilité de parler *en ta faveur* ? En conséquence, je juge convenable que tu restes en possession de la modération des désirs et que tu renonces solennellement à exercer l’autorité, car des gens sages ont dit :

«Il y a sur mer des profits sans nombre ; mais si tu désires le salut, il est sur le rivage.»

Mon camarade ayant entendu ce discours se mit en colère, fronça le sourcil et commença à proférer ces paroles, pleines de mécontentement : «Quelle intelligence et quelle capacité,

quelle sagesse et quelle science sont-ce là? Elle est réalisée la sentence des sages qui ont dit: “Les amis sont utiles lorsqu’on est en prison, car à table tous les ennemis paraissent des amis.”»

«Ne compte point pour ami celui qui, dans la prospérité, se vante de son amitié et prétend être appelé frère. Celui-là est un véritable ami, qui prend la main de son ami dans une situation pénible et dans la détresse.»

Je vis qu’il était troublé et qu’il entendait mes conseils avec rancune. Je me rendis auprès du chef de la trésorerie, et grâce à une ancienne liaison qui existait entre nous je lui exposai la situation de cet homme, et lui vantai sa capacité et son mérite, si bien qu’on l’éleva à un emploi peu important. Quelques jours se passèrent là-dessus; on vit la bonté de son caractère, et l’on approuva l’excellence de ses mesures. Sa situation n’en resta pas là, et il fut établi dans un poste plus relevé. L’étoile de sa félicité s’éleva tellement haut qu’il parvint à l’apogée de ses désirs et fut le favori du sultan, l’homme que l’on désignait du doigt entre tous et en qui l’on mettait sa confiance auprès des grands. Je me réjouis de la tranquillité de sa situation, et je dis:

«Ne t’assieds pas mécontent, à cause des révolutions de la fortune; car la patience est amère, mais elle a des fruits doux et savoureux. Ne t’inquiète point et n’aie point le cœur brisé pour une affaire difficile; car l’eau de la source de vie se trouve dans l’obscurité.»

«Or sus! frère du malheur, ne t’afflige pas; au miséricordieux sont des grâces cachées¹.»

1. Ce vers est en arabe dans le texte original.

Dans ce temps-là, je fis le voyage de La Mecque avec mes amis. Lorsque je fus de retour du pèlerinage, cet homme vint à ma rencontre, l'espace de deux journées de marche. Je vis que son état extérieur était troublé, et qu'il avait l'apparence des derviches. Je lui dis : « Quelle est donc la situation ? » Il me répondit : « Ainsi que tu l'as annoncé, des hommes m'ont porté envie et m'ont accusé de trahison. Le roi n'a point daigné employer tous ses soins pour découvrir la réalité de cela, mes anciens compagnons et mes amis les plus chauds ont gardé le silence sur la vérité et oublié notre vieille amitié. »

« Ne vois-tu pas que devant un homme élevé en dignité on place la main sur la poitrine, en célébrant ses louanges. Mais si la fortune le renverse, tout le monde lui met le pied sur la tête. »

En somme, je fus éprouvé par toute espèce de châtiments, jusqu'au moment où dans cette semaine-ci, où parvint la bonne nouvelle du salut des pèlerins, on me délivra de mes liens pesants, et l'on confisqua au profit du domaine privé mes possessions héréditaires. Je lui dis : « Tu n'as point alors accueilli mon conseil ; je te disais : “Le service des rois est comme un voyage maritime : plein de profit, mais dangereux ; ou bien tu enlèveras un trésor, ou bien tu mourras dans la douleur.” »

« Ou bien le marchand met de l'or à pleines mains dans son sein, ou bien un jour le flot le jette mort sur la plage. »

Je ne jugeai point convenable de déchirer davantage la blessure de son cœur, ni d'y répandre du sel. Je me bornai à lui dire ces deux vers-ci :

« Ne sais-tu pas que tu verras des liens à ton pied, lorsque le conseil des hommes n'entrera point dans ton oreille ? Une autre fois, si tu n'as pas la force de supporter l'aiguillon, ne place pas le doigt dans le trou du scorpion. »

DIX-SEPTIÈME HISTORIETTE

Quelques personnes se trouvaient dans ma société. Leur extérieur était orné par ce qui est bien. Un grand conçut une opinion très avantageuse de cette troupe d'hommes, et leur assigna une pension. Par hasard, un d'eux commit une action qui n'était point conforme à l'état des derviches. La bonne opinion de ce personnage en fut altérée, et le marché de ces hommes déprécié. Je voulus regagner par un moyen quelconque la subsistance de mes compagnons, et je formai le projet d'aller rendre mes hommages à ce grand. Le portier ne me laissa point entrer et me traita avec violence. Je l'excusai, conformément à ce qu'on a dit :

« Ne tourne pas sans intermédiaire autour de la porte de l'émir, du vizir et du sultan. Lorsque le chien et le portier ont trouvé un étranger, celui-ci saisit son collet, celui-là le pan de sa robe. »

Aussitôt que les familiers de ce grand furent informés de ma situation, ils m'introduisirent respectueusement et m'assignèrent la place la plus élevée. Mais je m'assis plus bas par humilité, et je dis :

« Permets, parce que je suis un faible esclave, que je m'asseye au rang des esclaves. »

Il répondit : « Par Dieu, quel est le motif de cette parole ? »

« Si tu t'assieds sur ma tête et mes yeux, je supporterai tes gentilleses, car tu es un être gracieux. »

En somme, je m'assis et je parlai sur toute espèce de sujets, jusqu'à ce que le récit de la faute de mes amis se présentât. Je dis alors :

« Quelle faute a découverte le maître des précédents bienfaits, pour qu'il regarde son esclave comme méprisable ? La grandeur et la bienveillance de Dieu sont parfaites ; car Il voit la faute et n'en continue pas moins à nourrir l'homme. »

Cette parole fut agréable au prince ; il ordonna que l'on préparât, selon la coutume ancienne, les moyens d'existence de mes amis, et qu'on acquittât les dépenses faites par eux durant leur disgrâce. Je prononçai des actions de grâces, je baisai la terre en signe d'hommage et je m'excusai de ma hardiesse. Au moment de sortir, je dis cette parole :

« Comme la Kaaba¹ a été la qibla du besoin, les hommes partent, pour la voir, d'une contrée éloignée de beaucoup de parasanges². Il te faut supporter nos pareils, car personne ne lance une pierre contre un arbre stérile. »

1. Temple de La Mecque.

2. Un kilomètre et demi.

DIX-HUITIÈME HISTORIETTE

Un fils de roi hérita de son père un trésor considérable ; il ouvrit la main de la générosité, donna libéralement, et répandit sur l'armée et les sujets des bienfaits sans bornes.

« L'odorat ne sera point flatté *du parfum* d'un plateau de bois d'aloès. Place-le sur le feu, parce qu'il sentira comme l'ambre. »

Te faut-il la grandeur ? exerce la générosité, parce que le grain ne croîtra pas tant que tu ne l'auras pas semé.

Un de ses compagnons, dépourvu de prudence, commença à lui donner des conseils en disant : « Les anciens rois ont amassé ces richesses par leurs efforts et les ont tenues en réserve pour une affaire importante. Cesse d'agir ainsi, car les accidents te menacent et les ennemis se tiennent en embuscade. Il ne faut pas qu'au temps de la nécessité tu restes sans ressources. »

« Si tu distribues un trésor aux gens du peuple, il en parviendra un grain de riz à chaque maître de maison. Pourquoi ne prends-tu pas un grain d'argent de chacun, car chaque jour un trésor s'amasserait pour toi ? »

Le fils de roi fronça le sourcil, à cause de cette parole qui ne s'accordait point avec son caractère élevé. Il fit une réprimande à ce conseiller et dit : « Dieu m'a rendu maître de ce royaume, afin que je jouisse et que je donne ; je ne suis pas une sentinelle pour que je conserve. »

« Coré, qui avait quarante maisons pleines de trésors, est mort. Khosrô I^{er} n'est point mort, parce qu'il a laissé une bonne renommée. »

DIX-NEUVIÈME HISTORIETTE

On rapporte que, dans un rendez-vous de chasse, on faisait rôtir une pièce de gibier pour Khosrô I^{er} le Juste, et qu'il n'y avait point de sel. On envoya un esclave au village voisin, afin qu'il en apportât. Khosrô I^{er} dit : « Prends le sel en le payant, afin que cela ne devienne point une coutume, et que le village ne soit pas dévasté. » On lui dit : « Quel dommage naîtrait de cette petite quantité de sel *non payé*? » Il répondit : « Le fondement de la tyrannie dans l'univers a d'abord été peu considérable. Mais quiconque est survenu l'a augmenté, de sorte qu'il est parvenu à ce point-ci. »

« Si le roi mange une pomme du jardin de ses sujets, ses esclaves arracheront l'arbre par la racine. Pour cinq œufs que le sultan se permettra de prendre injustement, ses soldats mettront mille poules à la broche. »

« L'homme injuste, misérable, meurt ; mais la malédiction reste éternellement sur lui. »

VINGTIÈME HISTORIETTE

J'ai entendu raconter qu'un percepteur dévastait la demeure des sujets, afin de remplir le trésor du sultan, ignorant la parole des sages qui ont dit : « Si quelqu'un tourmente les créatures du Dieu très haut, afin de se concilier le cœur d'une créature, Dieu donnera pleine autorité sur lui à cette même personne, afin qu'elle anéantisse sa fortune. »

« Un feu brûlant ne produit pas avec de la rue ce que produit la fumée d'un cœur affligé. »

« On dit que le chef de toutes les bêtes, c'est le lion, et le

moindre des animaux, c'est l'âne. Et cependant, de l'accord des sages, l'âne, qui porte des fardeaux, vaut mieux que le lion, qui déchire les hommes.»

« Quoique le pauvre âne soit sans discernement, lorsqu'il traîne des fardeaux, il est précieux. Les bœufs et les ânes, qui portent des faix, valent mieux que des mortels qui tourmentent leurs semblables.»

Une partie des mœurs blâmables de cet homme fut connue du roi. Il le mit à la torture et le fit périr par toute espèce de châtimens.

« Le contentement du sultan ne sera point obtenu par toi, tant que tu ne rechercheras pas la bienveillance de ses serviteurs. Veux-tu que Dieu te pardonne, fais du bien aux créatures de Dieu.»

Un de ceux qui avaient éprouvé l'injustice de cet homme passa près de lui, et dit :

« Que quiconque a la force du bras et un rang élevé ne mange pas, sous de vains prétextes, les richesses des hommes, à l'aide de la souveraineté. On peut faire passer par le gosier un os incommode ; mais il déchirera le ventre, lorsqu'il se sera placé sous le nombril.»

VINGT ET UNIÈME HISTORIETTE

On raconte qu'un persécuteur d'hommes jeta une pierre sur la tête d'un homme de bien. Le derviche n'avait pas le pouvoir de se venger. Il ramassa donc la pierre et la garda jusqu'à une certaine époque où le roi se mit en colère contre cet homme injuste, et le jeta dans une fosse. Le derviche sur-

vint et lança ce caillou sur sa tête. L'autre lui dit : « Qui es-tu ? et pourquoi as-tu jeté cette pierre sur ma tête ? » Il répondit : « Je suis un tel, et cette pierre est la même que tu as lancée sur ma tête à telle époque. » Le prisonnier reprit : « Où donc as-tu été pendant si longtemps ? » Il repartit : « Je redoutais ton rang, mais maintenant que je t'ai vu dans la fosse, j'ai regardé l'occasion comme un butin ; car on a dit :

« Lorsque tu vois un homme indigne favorisé de la fortune, *souviens-toi que* les hommes sensés ont fait choix de la résignation. Puisque tu n'as pas des ongles déchirants et acérés, il vaut mieux que tu te querelles rarement avec les bêtes féroces. Quiconque a engagé la lutte avec un homme au bras d'acier a rendu malade son avant-bras d'argent. Sois tranquille jusqu'à ce que la fortune lui lie la main, et alors enlève sa cervelle, selon le désir de tes amis. »

VINGT-DEUXIÈME HISTORIETTE

Un certain roi avait une maladie épouvantable dont il ne convient pas de répéter le nom. Une troupe de médecins grecs s'accordèrent à dire : « Il n'y a point de remède pour cette maladie, si ce n'est le fiel d'un homme distingué par tels signes. » Le roi ayant ordonné que l'on recherchât cet homme, on trouva un fils de villageois avec les qualités que les sages avaient dites. Le roi manda son père et sa mère, et les rendit satisfaits au moyen de richesses immenses. Le cadi délivra une fatwa, portant qu'il était permis de répandre le sang d'un sujet pour la conservation de la vie du roi. Le bourreau se disposa donc à tuer l'enfant. Celui-ci leva son visage vers le ciel et se mit à rire. Le roi demanda : « Quel sujet y a-t-il de rire dans cette circonstance ? » Le jeune garçon répondit : « Caresser un enfant est une obligation pour ses père et mère ; on porte

les procès devant le cadi, et l'on demande justice au roi. Or, maintenant mon père et ma mère m'ont livré au supplice, à cause des faux biens de ce monde ; le cadi a rendu une fatwa pour qu'on me tue, et le sultan voit son salut dans ma perte. Je n'aperçois donc pas de refuge, si ce n'est Dieu très haut.»

«Devant qui élèverai-je mes cris contre toi? Je demande justice de toi-même, devant toi-même.»

Le cœur du sultan se contracta à cause de cette parole ; il fit rouler des larmes dans ses yeux et dit : «Il vaut mieux pour moi périr que de répandre le sang d'un innocent.» Il le baisa sur la tête et les yeux, le serra sur son sein, lui donna des richesses immenses et le renvoya libre. On dit que le roi obtint sa guérison dans cette même semaine.

«J'ai toujours dans la pensée ce vers que me dit un gardien d'éléphants, sur le bord du fleuve du Nil : “Si tu ne connais pas la situation de la fourmi sous ton pied, *sache* qu'elle est comme serait la tienne sous le pied d'un éléphant.”»

VINGT-TROISIÈME HISTORIETTE

Un des esclaves d'Amr, fils de Léis¹, s'était enfui ; on partit à sa poursuite, et on le ramena. Or le vizir avait une haine contre lui. Il donna au roi le conseil de le tuer, afin que les autres esclaves ne commissent point une pareille action. Le pauvre esclave plaça sa tête devant Amr, et lui dit :

1. Deuxième souverain de la dynastie des Soffarides ; il régna en Perse, de 878 à 901.

«Tout ce qui arrivera à ma tête sera licite lorsque tu l'auras approuvé. Quelle prétention le serviteur pourrait-il élever? L'ordre appartient au maître.»

«Mais à cause que je suis nourri des bienfaits de cette famille, je ne veux point qu'au jour de la résurrection tu sois puni pour avoir répandu mon sang. Si tu veux tuer cet esclave-ci, tue-le du moins selon l'interprétation de la loi, afin qu'au jour de la résurrection tu ne sois pas puni.» Le roi dit: «De quelle manière interpréterai-je la loi?» Il reparti: «Daigne permettre que je tue le vizir, puis ordonne de me tuer par manière de talion, afin que tu me fasses périr avec justice.» Le roi se mit à rire, et dit au vizir: «Que juges-tu convenable de faire?» Il répondit: «Ô seigneur! par l'aumône du tombeau de ton père, laisse ce fils de prostituée, afin qu'il ne me jette point avec lui dans le malheur. La faute en est à moi, parce que je n'ai point pris en considération la parole des sages, qui ont dit:

“Puisque tu as engagé une querelle avec un frondeur, tu as par ignorance brisé ta propre tête. Lorsque tu as lancé une flèche en face de ton ennemi, prends bien garde, car tu t'es assis dans son but.”»

VINGT-QUATRIÈME HISTORIETTE

Le roi de Zouzen avait un ministre doué d'une âme généreuse et d'un bon caractère, qui témoignait à tout le monde de la considération et disait du bien de chacun en son absence. Par hasard, une action qu'il commit parut au roi digne de désapprobation: il lui imposa une amende et lui infligea un châtement. Les officiers du roi avouaient ses bienfaits passés

et s'étaient engagés à les reconnaître. En conséquence, dans le temps de sa captivité, ils lui montraient de la compassion et de la douceur, et ne se permettaient envers lui ni violence ni châtimens.

« Si tu veux la paix avec ton ennemi, toutes les fois qu'il t'imputera des défauts par-derrière fais son éloge devant lui. À la fin la parole passe par la bouche de l'homme nuisible ; ne veux-tu point que sa parole soit amère ? rends sa bouche douce. »

Le ministre s'acquitta d'une portion de la somme qui formait le sujet des reproches du roi ; et il demeura en prison à cause d'un reliquat. Un des rois voisins lui envoya en secret un message ainsi conçu : « Les rois de ce pays-là n'ont point connu la valeur d'un homme aussi illustre que vous, et l'ont traité sans considération. Si l'esprit auguste d'un tel incline de notre côté, les efforts les plus complets seront faits pour le contenter ; car les principaux de ce royaume-ci ont besoin de le voir et sont dans l'attente d'une réponse à cette lettre. » Le ministre prit connaissance de ce message et redouta le danger. Il écrivit sur le dos de la feuille une réponse succincte, ainsi qu'il la jugea convenable, et la fit partir. Un des officiers du roi eut connaissance de cet événement et en donna avis au prince, disant : « Un tel, que tu as emprisonné, entretient une correspondance avec les rois voisins. » Le souverain de Zouzen se mit en colère et ordonna de vérifier cette nouvelle. On prit le courrier et on lut la lettre, qui était ainsi conçue : « La bonne opinion des grands est plus considérable que le mérite de cet esclave. Quant à l'honneur de cette offre qu'ils ont daigné lui faire, il ne peut l'accepter, par la raison qu'il est nourri des bienfaits de cette famille-ci, et qu'on ne peut manquer de fidélité à son bienfaiteur, à cause d'un très léger changement survenu dans l'esprit de ce dernier ; car on a dit :